

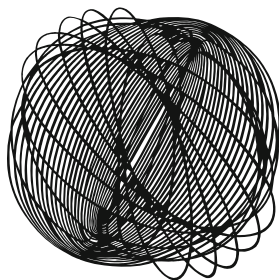
DU MONDE ENTIER

GEORGE ORWELL

1984

NOUVELLE TRADUCTION

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JOSÉE KAMOUN



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

GEORGE ORWELL

1984

roman

*Traduit de l'anglais
par Josée Kamoun*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

1984

© 1949, *The Estate of the Late Sonia Brownell Orwell.*
© Éditions Gallimard, 2018, pour la présente traduction.

PREMIÈRE PARTIE

C'est un jour d'avril froid et lumineux et les pendules sonnent 13:00. Winston Smith, qui rentre le cou dans les épaules pour échapper au vent aigre, se glisse à toute vitesse par les portes vitrées de la Résidence de la Victoire, pas assez vite tout de même pour empêcher une bourrasque de poussière gravillonneuse de s'engouffrer avec lui.

Le hall sent le chou bouilli et le vieux paillason. Sur le mur du fond, on a punaisé une affiche en couleur trop grande pour l'intérieur. Elle ne représente qu'un énorme visage de plus d'un mètre de large, celui d'un bel homme de quarante-cinq ans environ, à l'épaisse moustache noire et aux traits virils. Winston se dirige vers l'escalier. Il est inutile de chercher à prendre l'ascenseur, qui fonctionne rarement, même en période faste, et en ce moment le courant est coupé en plein jour par mesure d'économie à l'approche de la Semaine de la Haine. L'appartement est au septième et Winston, qui a trente-neuf ans et un ulcère variqueux au-dessus de la cheville droite, monte lentement, se ménageant plusieurs haltes en route. À chaque palier, en face de la cage d'ascenseur, la face énorme sur l'affiche l'observe car c'est un de ces portraits conçus pour suivre le

spectateur des yeux. **BIG BROTHER TE REGARDE**, dit la légende inscrite au-dessous.

À l'intérieur de l'appartement, une voix gourmande dévide une liste de chiffres relatifs à la production de fonte. Elle émane d'une plaque de métal oblongue qui ressemble à un miroir terni et occupe une partie du mur de droite. Winston tourne le bouton, la voix décroît sans que les mots cessent d'être intelligibles : on peut mettre en sourdine l'appareil, le télécran, c'est son nom, mais pas l'éteindre. Il s'approche de la fenêtre, petite silhouette frêle dont le bleu de travail du Parti ne fait que souligner la maigreur. Il est d'un blond pâle, le visage naturellement sanguin, la peau irritée par le savon grossier, les lames de rasoir émoussées et le froid de l'hiver qui finit tout juste.

Même fenêtre fermée, on sent qu'il fait froid dans le monde extérieur. En bas, dans la rue, des bouffées de vent font tourbillonner la poussière et les lambeaux de papier; malgré le soleil éclatant et le ciel d'un bleu dur, on dirait que toute couleur s'est retirée sauf celles des affiches placardées partout. À tous les coins de rue, le visage à la moustache noire avec sa vision en surplomb. Il y en a un sur l'immeuble d'en face. **BIG BROTHER TE REGARDE**, dit la légende, et les yeux sombres plongent dans ceux de Winston. Au niveau de la rue, une autre affiche dont un coin est déchiré claque irrégulièrement au vent, couvrant et découvrant ainsi le seul mot **SOCIANG**. Dans le lointain, un hélicoptère descend entre les toits, il reste un instant en vol stationnaire, grosse mouche bleue qui repart comme une fusée sur sa trajectoire courbe. C'est une patrouille de police qui vient mettre son nez aux fenêtres. Mais les patrouilles, ce n'est pas grave. La grande affaire, c'est la Mentopolice.

Dans le dos de Winston, le télécran continue ses vocalises sur les chiffres de la fonte et le dépassement des objectifs du neuvième plan triennal. L'appareil est tout à la fois émetteur et récepteur, et le moindre son émis par Winston — à l'exception du chuchotement le plus étouffé — est enregistré; en outre, tant qu'il reste dans le champ de la plaque de métal, il est visible en même temps qu'audible. Il n'y a bien entendu pas moyen de savoir si l'on est observé à tel ou tel moment. À quelle fréquence et selon quel système la Mentopolice se branche sur un individu donné relève de la spéculation. Il n'est pas exclu qu'elle surveille tout le monde tout le temps. Une chose est sûre, elle peut se connecter sur chacun quand bon lui semble. Il faut donc vivre — et ainsi vit-on, l'habitude devenant une seconde nature — avec le présupposé que le moindre bruit sera surpris et le moindre geste — sauf dans le noir — scruté.

Winston reste dos tourné au télécran, c'est plus prudent, quoiqu'un dos même puisse en dire long, il en a conscience. À un kilomètre de là, le Ministère de la Vérité, son lieu de travail, se dresse immense et blanc contre le paysage noir de suie. Tel est donc Londres, se dit-il avec un fond de dégoût, Londres, la ville principale de la Zone Aérienne Numéro Un, elle-même troisième province d'Océanie par sa population. Il fouille sa mémoire pour trouver un souvenir d'enfance qui lui indique si Londres a toujours présenté ce visage. S'il y a toujours eu ces enfilades de maisons du XIX^e siècle vermoulues, leurs flancs étayés par des madriers, les carreaux de leurs fenêtres remplacés par des cartons et leurs toits en tôle ondulée, leurs jardins en délire aux murs de guingois qui s'écroulent. Sans oublier les secteurs bombardés où la poussière de plâtre tourbillonne et où l'herbe s'effiloche sur les gravats, et les zones où les bombes ont

dégagé un espace plus grand, investi par de sordides colonies de baraques en bois qu'on prendrait pour des poulaillers. Mais impossible de s'en souvenir. Il ne reste rien de son enfance sinon une série de tableaux en lumière crue qui se déroulent sur une absence totale de fond, inintelligibles pour la plupart.

Le Ministère de la Vérité — Minivrai en néoparler¹ — offre un contraste frappant avec toute construction alentour. C'est une colossale pyramide de béton blanc étincelant, dont les degrés audacieux s'étagent jusqu'à trois cents mètres dans les airs. D'où il se trouve, Winston parvient à lire en lettres élégantes sur sa façade blanche les trois slogans du Parti :

GUERRE EST PAIX
LIBERTÉ EST SERVITUDE
IGNORANCE EST PUISSANCE

On dit que le Ministère de la Vérité comporte trois mille salles en surface et des ramifications correspondantes en sous-sol. En d'autres points de Londres se dressent trois autres édifices analogues par la forme et la dimension, si gigantesques qu'on les voit du toit de la Résidence de la Victoire. Ils hébergent les quatre ministères qui se partagent l'appareil du gouvernement : le Ministère de la Vérité, qui s'occupe de l'information, des loisirs, de l'éducation et des beaux-arts, le Ministère de la Paix, chargé de la guerre, le Ministère de l'Amour, qui fait régner la loi et l'ordre, et le Ministère de l'Abondance, qui gère les questions

1. Sur les structures et l'étymologie du néoparler, langue officielle de l'Océanie, voir l'Appendice.

économiques — soit en néoparler : Minivrai, Minipaix, Miniamour et Miniplein.

Celui qui fait vraiment peur, c'est le Ministère de l'Amour. L'édifice n'a pas une seule fenêtre. Winston n'y est jamais entré, et ne s'en est même jamais approché à moins de cinq cents mètres. On n'y a pas accès, sauf à y être appelé officiellement, encore faut-il franchir un dédale de barbelés, des portes d'acier et des nids de mitrailleuses cachées. Dans les rues qui mènent à ses barrières extérieures rôdent des gardes au faciès de gorille en uniforme noir, armés de matraques télescopiques.

Winston se retourne brusquement. Il s'est fabriqué l'expression de sérénité et d'optimisme qu'il est plus sage d'arborer face au télécran. Il traverse la pièce pour aller dans la minuscule cuisine. En quittant le ministère à cette heure-ci, il a sacrifié son déjeuner à la cantine tout en sachant pertinemment qu'il n'y a rien à manger chez lui sinon un quignon de pain noir qu'il lui faut garder pour le petit déjeuner du lendemain. Il prend sur l'étagère une bouteille de liquide incolore dont l'étiquette blanche indique simplement « Gin de la Victoire » et qui exhale une odeur malsaine et grasse, comme celle d'un alcool de riz chinois. Il s'en verse une pleine tasse ou presque, se blinde au choc et la descend cul sec, comme on avalerait une purge.

Aussitôt son visage s'empourpre et ses yeux larmoient. De la nitroglycérine, cette gnôle, un coup de trique sur la nuque. Cependant, la brûlure d'estomac passée, le monde lui paraît tout de suite plus accueillant. Il prend une cigarette du paquet froissé qui porte inscrit « Cigarettes de la Victoire », et la tient étourdiment à la verticale si bien que le tabac se répand par terre. Il a plus de chance avec la suivante. Il retourne dans le séjour, et s'assied à une

petite table à gauche du télécran. Il prend dans son tiroir un porte-plume, une bouteille d'encre, et un gros livre de format in-quarto, dos rouge et couverture marbrée, dont les pages sont vierges.

Pour une raison ou pour une autre, le télécran du séjour occupe une position insolite : au lieu d'être placé logiquement sur le mur du fond pour embrasser toute la pièce, il se trouve sur la longueur, face à la fenêtre. Tout à côté, le petit renfoncement où Winston vient de s'asseoir a sans doute été prévu lors de la construction pour loger une bibliothèque. Pourvu qu'il s'y tienne bien en retrait, Winston déjoue l'œil du télécran. On peut l'entendre, certes, mais pas le voir. C'est d'ailleurs en partie la configuration inhabituelle de la pièce qui lui a inspiré ce qu'il se prépare à faire.

Mais c'est aussi le livre qu'il vient de sortir du tiroir, un livre particulièrement beau. Son papier lisse, de couleur crème, un peu jauni par le temps, est d'une qualité qu'on ne fabrique plus depuis au moins quarante ans. Du reste, le livre est sans doute bien plus ancien. Il l'a repéré en vitrine d'une petite brocante minable, dans un quartier pouilleux, lequel il ne s'en souvient plus, et il a été saisi aussitôt par une envie impérieuse de le posséder. Les membres du Parti ne sont pas censés acheter dans les boutiques ordinaires, « sur le marché libre », comme on dit, mais la règle n'est pas appliquée strictement parce qu'il y a divers articles du type lacets de chaussures et lames de rasoir qu'on ne peut pas se procurer ailleurs. Après un regard furtif à droite et à gauche, il est entré discrètement dans la boutique et il l'a acheté, deux dollars cinquante. Sur le moment, il n'avait pas conscience de le réserver à un usage précis mais il l'a emporté dans sa serviette avec un sentiment de culpabilité.

Même sans rien d'écrit sur ses pages, c'est un objet compromettant.

Ce qu'il se prépare à faire, c'est commencer un journal. Ce n'est pas illégal, rien n'est illégal puisqu'il n'y a plus de lois, mais si cette activité était découverte, il y a tout lieu de croire qu'elle serait punie de mort, ou d'au moins vingt-cinq ans de travaux forcés. Winston ajuste une plume au manche et la suce pour en éliminer la graisse. Instrument archaïque, la plume sert rarement, même à signer, et il s'en est procuré quelques-unes avec difficulté, en catimini, parce qu'il avait le sentiment que le beau papier crémeux méritait une vraie plume plutôt qu'un stylo à encre qui l'égratignerait. À vrai dire, il n'a pas l'habitude d'écrire à la main, sauf des notes très courtes, puisque d'ordinaire tout passe par le parlécrire — exclu en l'occurrence pour des raisons évidentes. Il trempe la plume dans l'encre et hésite une seconde, la peur au ventre. Marquer ce papier constitue un geste irrévocable. En petits caractères maladroits, il écrit :

4 avril 1984

Il se cale dans son siège. Un sentiment d'impuissance totale s'abat sur lui. Pour commencer, il n'est même pas sûr d'être en 1984. C'est sans doute la date approximative, dans la mesure où il est à peu près certain d'avoir trente-neuf ans et pense être né en 1944 ou 1945. Mais il est devenu impossible de préciser une date à un ou deux ans près.

Et pour qui l'écrit-il, ce journal, au fait ? Pour l'avenir, pour ceux à naître. Sa pensée tourne un moment autour de la date problématique puis se heurte au mot néoparler :

doublepenser. Pour la première fois, la démesure de son entreprise lui apparaît. Comment communiquer avec l'avenir? Impossible, par définition. Car de deux choses l'une : soit le futur ressemblera au présent, et ne l'écouterait donc pas, soit il sera différent, auquel cas sa triste situation ne lui évoquera rien.

Il contemple un moment le papier, le regard vide. Le télécran diffuse maintenant une musique militaire stridente. Chose curieuse, il a l'impression d'avoir perdu toute capacité à s'exprimer, et pis encore, d'avoir oublié ce qu'il avait l'intention de dire. Ce moment, il s'y prépare depuis des semaines et il ne lui est pas venu à l'esprit qu'il requerrait autre chose que du courage. Écrire doit être facile en soi. Il lui suffirait en effet de transférer sur le papier l'interminable monologue tourmenté qui court dans sa tête depuis littéralement des années. Cependant, en cet instant, ce monologue lui-même s'est tari. Qui plus est, son ulcère variqueux commence à le démanger de manière insupportable. Il n'ose pas le gratter de peur de l'enflammer. Les secondes s'égrènent. Il perd toute sensation sinon celle de la page blanche devant lui, de la peau qui le démange au-dessus de la cheville, de la musique qui lui casse les oreilles, et de la légère griserie causée par le gin.

Tout à coup, il se met à écrire sous l'effet de la panique, sans savoir exactement ce qu'il couche sur le papier. Son écriture serrée quoique enfantine gondole sur la page, défaussée des majuscules tout d'abord, et des points ensuite.

4 avril 1984. Hier soir au ciné. Rien que des films de guerre. Un fameux, qui montre un bateau de réfugiés bombardé quelque part en Méditerranée. Public hilare devant

les plans d'un gros type à la nage qui essaie de s'enfuir poursuivi par un hélicoptère; on le voit d'abord se rouler dans l'eau comme un marsouin, puis il est filmé à travers le viseur de l'hélico qui le crible de balles, la mer rosit autour de lui, et il finit par couler à pic comme s'il avait pris l'eau par tous ses trous. public hurle de rire ensuite apparaît un canot de sauvetage plein d'enfants avec un hélicoptère au-dessus une femme entre deux âges à la proue, peut-être juive, avec un petit garçon d'environ trois ans dans les bras; il hurle de terreur et se cache la tête contre sa poitrine comme pour y entrer tout entier elle le serre pour le réconforter bien qu'elle ait une peur bleue elle-même elle l'enveloppe de ses bras comme pour faire écran aux balles c'est là que l'hélico largue une bombe de 20 kilos sur eux éclair terrible le canot vole en éclats plan extraordinaire sur un bras d'enfant qui fuse dans les airs il faut croire qu'il y avait une caméra fixée au nez de l'appareil pour le suivre tonnerre d'applaudissements au niveau des sièges réservés au parti mais dans la zone des prolos une femme s'est mise à faire du scandale en braillant non quand même faut pas faire voir ça aux gosses, c'est dégueulasse pas devant les gosses tant et si bien que la police a dû la sortir la sortir je pense pas qu'elle ait été inquiétée tout le monde s'en fout de ce que disent les prolos d'ailleurs c'est une réaction typique chez eux jamais ils...

Il cesse d'écrire, en partie parce qu'il ressent une crampe. Il se demande ce qu'il lui a pris de déverser un pareil torrent de sornettes. Chose curieuse, pendant qu'il écrivait, un souvenir d'un tout autre ordre lui est clairement revenu, au point qu'il se sent presque d'attaque pour le coucher sur le papier. Du reste, il le comprend à présent, c'est cet incident précis qui l'a décidé à rentrer chez lui toutes affaires cessantes et à entamer le journal.

Il s'est produit le matin même au Ministère, si l'on peut

considérer que quelque chose d'aussi impalpable s'est effectivement produit.

Il était presque 11:00 et au Service des Archives, où il travaille, on traînait les chaises des cabines pour les regrouper au centre du hall face au grand écran en prévision des Deux Minutes de Haine. Il était en train de prendre place dans l'une des rangées du milieu lorsque deux personnes qu'il connaît de vue sans leur avoir jamais parlé sont entrées inopinément. L'une des deux est une fille qu'il croise souvent dans les couloirs. Il ne sait pas comment elle s'appelle mais il sait qu'elle travaille au Service Littérature. Il l'a souvent vue avec une clef anglaise entre ses mains poisseuses de cambouis : sans doute est-elle mécanicienne sur machine à romans. C'est une fille aux allures hardies, qui peut avoir dans les vingt-sept ans, une opulente chevelure brune, des taches de rousseur, des gestes vifs de sportive. Autour de la taille de son uniforme bleu s'enroule plusieurs fois la fine ceinture rouge vif, emblème des Jeunesses Antisexe, juste assez serré pour mettre en valeur la rondeur de ses hanches. Cette fille lui a déplu dès le premier regard et il sait pourquoi : elle charrie avec elle une atmosphère de terrains de hockey, de bains froids, de randonnées communautaires et d'hygiénisme. Presque toutes les femmes lui déplaisent, d'ailleurs, surtout quand elles sont jeunes et jolies. Ce sont toujours les femmes, les jeunes en particulier, les plus farouches adhérentes du Parti, elles qui avalent tous les slogans, les espionnes amateurs acharnées à débusquer les manquements à l'orthodoxie. Or celle-ci lui paraît singulièrement redoutable. Alors qu'ils se croisaient dans un couloir, elle lui a lancé un bref regard de côté qui semblait le percer à jour et l'a jeté un instant dans une terreur noire. L'idée l'a même traversé

qu'elle puisse être une agente de la Mentoplice. Peu probable, certes. Tout de même, il continue d'éprouver un malaise caractéristique, fait de peur et d'hostilité, chaque fois qu'elle se trouve dans les parages.

L'autre se nomme O'Brien, c'est un membre du Parti Intérieur; il occupe un poste si important dans les hautes sphères que Winston n'a qu'une vague idée de sa nature. Un instant, le groupe qui entourait les chaises a baissé la voix en reconnaissant la combinaison noire d'un membre du Parti Intérieur. O'Brien est un grand gaillard au cou de taureau, doté d'un visage brutal et grossier sous lequel perce l'humour. Malgré sa physionomie intimidante, il n'est pas dépourvu de charme dans ses manières. Il a une façon d'ajuster ses lunettes sur son nez qui est singulièrement désarmante, singulièrement civilisée dans son genre. Si ces références avaient encore cours, le geste évoquerait un gentilhomme du XVIII^e siècle offrant sa tabatière. Winston a dû voir O'Brien peut-être une douzaine de fois dans sa vie à raison d'une par an. L'homme l'attire profondément, pas tant parce qu'il l'intrigue par le contraste entre ses manières urbaines et son physique de boxeur mais surtout parce qu'il croit en secret — voire espère tout simplement — qu'il n'est pas d'une orthodoxie politique à toute épreuve. Quelque chose dans son visage le lui suggère irrésistiblement. Et, là encore, il ne s'agit peut-être pas tant de déviance éventuelle que de simple intelligence. Quoi qu'il en soit, il offre l'apparence de quelqu'un à qui on aimerait parler si on parvenait à ruser le télécran pour se trouver en tête à tête avec lui. Winston n'a jamais fait le moindre effort pour vérifier cette hypothèse — comment le pourrait-il? C'est alors qu'O'Brien, ayant jeté un coup d'œil à sa montre, a vu qu'il était presque 11:00 et

a manifestement décidé de rester jusqu'à la fin des Deux Minutes de Haine. Il a pris une chaise dans la même rangée que Winston, deux places plus loin. Entre eux s'était assise une petite femme aux cheveux blond-roux qui travaille dans la cabine voisine de celle de Winston. Quant à la brune, elle se trouvait juste derrière eux.

Aussitôt, un grincement de mécanique monstrueuse aux rouages mal huilés a crevé le grand télécran, au fond de la pièce — un bruit à mettre les nerfs à vif, à hérissier les cheveux de la nuque. La Haine venait de commencer.

Comme d'habitude, le visage d'Emmanuel Goldstein, l'Ennemi du Peuple, a surgi sur l'écran. Coups de sifflets dans le public. La petite femme rousse a poussé un couinement où la peur le disputait au dégoût. Goldstein, c'est le renégat, l'apostat qui, il y a longtemps — quand au juste, qui s'en souvient? —, comptait parmi les leaders du Parti, presque à l'égal de Big Brother lui-même. Mais il s'est fourvoyé dans des activités contre-révolutionnaires qui lui ont valu d'être condamné à mort, et après s'être mystérieusement évadé, il a disparu. Les programmes des Deux Minutes de Haine varient d'un jour sur l'autre, mais il n'y en a aucun dont il ne soit la figure centrale. C'est le traître originel, celui qui a le premier souillé la pureté du Parti. Tous les crimes ultérieurs contre le Parti, les trahisons, les sabotages, les hérésies, les déviances, procèdent de son enseignement. Il est toujours vivant et ourdit ses complots dans un coin de la planète. Outre-mer, peut-être, sous la protection de ses commanditaires étrangers, voire — le bruit en court aussi — bien caché en Océanie même.

Winston a senti son diaphragme se contracter. Il ne voit jamais le visage de Goldstein sans émotions contradictoires jusqu'au malaise. C'est un visage émacié de juif, auréolé de